

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jérôme CRITTIN

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1945, tome 43, p. 224-226

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

« Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde. »

Exactement. M. le Rédacteur m'a donné trois jours, dont deux fédéralement maigres, pour fabriquer une chronique. C'est que Josen, dont l'ébouriffante verve était chargée de vous distraire encore une fois, a inopinément pris sa retraite après la Retraite officielle du Collège. Il est malade jusqu'à dimanche, juste le temps de ne pas faire la Chronique ! Cela soit dit pour éviter tout malentendu et pour sortir aussi indemne que possible de cette horrible aventure. Je vous fais grâce du compte-rendu des titillations viscérales que je ressens devant « l'écrasante tâche » qui m'attend et je me recommande à l'indulgence des âmes sensibles.

La première semaine d'octobre déjà — ou la deuxième — l'étourdissante phalange de nos fanfarons, plus dynamiques et plus jeunes que jamais, fêta, après une toute petite répétition, saint Max et saint Denys, dans les personnes de MM. les Chanoines Grandjean, Défago et Terraz, l'inlassable directeur et compositeur de marches. On remarqua, ce jour-là, que le registre des contrebasses peinait un peu. La Direction se concerta et fit appel au gigantesque Butty : désormais, il ajoute à la sonorité des bombardons la rotondité de sa carrure, et ça ronfle à merveille. Preuve en soient les deux douzaines de répétitions générales qu'il a fallu faire pour présenter à M. Matt une St-Charles convenable. Il est vrai que les basses n'en sont pas les seules responsables : un timide humaniste, que je ne nommerai point de peur de le faire rougir, avait « enfourché » les cymbales et attendait dans son coin, calme et sûr de lui, le moment d'intervenir. Mais ce fut du pupitre directorial que surgit l'intervention : « Aeby, plus fort ! Naturellement, vous avez oublié d'entrer et... » La fin de la virulente remarque échoua dans le gosier du directeur, tant le pauvre interpellé était livide et défait : son cœur avait flanché ; on dut emporter notre cymbalier. Dans la nursery d'Humanités, seul Chatillon fut jugé apte à le remplacer. Il tape là-dessus avec l'incroyable vigueur que lui ont procurée ses vacances dans le centre du Valais, et il vous regarde du sommet de sa masse avec un air de dire : « Mon vieux, l'air de Chamoson, les montagnes de Barberine et le fendant de Leytron, ça vaut mieux que le lait de Gruyère. »

C'est cette fanfare renforcée qui nous emmena gaillardement, le lundi 15 octobre, à la promenade aux châtaignes. Après une semaine d'un temps pleurnichard, le soleil était

gentiment revenu. En Cries, on nous servit, comme d'habitude, à part le fruit doré sur la braise, un carré de fromage et un vin excellent qui pouvait venir de Chamoson ou de Sion, mais pas de St-Maurice.

C'est le dimanche suivant que la Rhétorique organisa, au profit des Missions, une charmante fête qui — j'ose le dire ! — réussit parfaitement. Plus ou moins harmonieusement, la joie fusait de partout et de tous les cœurs. Dans les salles de classes transformées en comptoirs ou en tirs-pipes, on s'amusa beaucoup, chacun tenta la chance et tous donnèrent de bon cœur. Une grande nouveauté pour la Maison : le loto du samedi soir, au réfectoire, qui porta l'enthousiasme général à son apogée. Pour ces messieurs de l'Agauria, ce qui restait de cet enthousiasme fut dépensé le jeudi suivant, à Massongex, où ils se rendirent, selon la coutume, pour applaudir et arroser « leurs Présidences ».

Après ces joyeuses manifestations, entre la fête du Christ-Roi et celle de la Toussaint, tout le Collège se plongea dans le plus strict des recueils : Retraite annuelle, qui venait fort à propos pour nous permettre tout à la fois de « ravigoter » nos âmes et de dormir un peu plus le matin. Nous eûmes le bonheur et la grâce d'entendre un excellent prédicateur, au parler simple, mais combien vibrant et chaud. Que le R. P. Rey-Mermet reçoive ici l'expression de notre très profond respect, de notre sincère admiration et de nos remerciements les plus chaleureux. J'ai ouï dire, du reste, que les prédicateurs des petits (le R. P. Jean de Dieu) et des Suisses allemands (le R. P. Furrer) ont, eux aussi, pleinement conquis leur auditoire. Je me fais l'interprète de mes camarades pour leur dire bien sincèrement merci.

L'on voudrait pouvoir, après une Retraite, livrer ses nuits au sommeil sans rêves que procure l'innocence. Mais comment dormir dans une obscurité peuplée de fantômes ? D'où proviennent ces frôlements de murs, ces craquements de plancher, ces lueurs évanescentes et ces métalliques grincements ? Dans la torpeur de mon demi-sommeil, j'imaginai une légion d'esprits malins, de faunes cornus et incandescents, ourdissant dans l'ombre quelque enlèvement d'âme. La vérité, que j'ai fini par découvrir, est plus simple. Il s'agissait d'une escouade d'explorateurs, dirigée par un fantaisiste et glorieux capitaine, homonyme de cet Alexandre dont les romans charment les esprits vagabonds. Par de multiples et savantes ruses, tirées des « Trois mousquetaires », on avait eu vent de l'existence d'un fabuleux trésor. L'accès en était difficile : au fin fond du dortoir, il faut passer par un étroit boyau carré, au terme d'une escalade verticale. Jugez des précautions qu'il fallait prendre ; d'autant plus que l'exclusivité n'était, paraît-il, pas

assurée. Et nos gens de se glisser dans la nuit froide, emmitoufflés dans leurs couvertures, munis de provisions hétéroclites et d'intrépide courage... Pourquoi diable l'esprit de vigilance de messieurs les surveillants leur suggéra-t-il d'organiser, précisément cette nuit-là, une patrouille d'inspection ? Toujours est-il qu'au plus fort de la peine, alors qu'on se hissait lentement dans le vide, une soutane apparut. Tout cela finit dans un fracas de chutes et de bosses, et par un éloquent sermon.

Cet épisode à la Dumas n'eut d'ailleurs pas la publicité qu'il aurait mérité : les yeux au beurre noir et les champignons sur le crâne de ces messieurs n'étonnèrent personne, pour la très bonne raison que ces sortes de distinctions deviennent de plus en plus fréquentes en notre établissement. Outre quelques charmants enfants qui arborent d'élégantes ecchymoses, nombre de grands portent sur leur noble personne les glorieux signes de récents combats. Mario le Philosophe, par exemple, soutient sa beauté à l'aide d'une légère badine de dix centimètres de diamètre depuis le fameux match St-Maurice-Monthey, où, brisant son vol, il priva son équipe d'une demi-aile. On signale aussi une audacieuse sortie de notre renommé Roduit national qui, rouge de fureur dans l'inaction de la paix retrouvée, se rua un beau matin sur un Sarrasin presqu'innocent et bleuit la peau de son visage d'un savant revers du gauche.

Si bien qu'on finit par se demander s'il n'y a pas un peu de snobisme dans cet étalage de bosses et ce luxe de contusions. C'est une mode qui a remplacé partiellement le chewing-gum. Elle passera plus vite que la première, car le but commercial y est moins évident. Du reste, les mœurs, peu à peu, s'adoucissent : d'une part, on cultive beaucoup la musique, génératrice de douceur et de bonnes manières ; d'autre part, la température baisse sensiblement et refroidit nos ardeurs. Il neige ce matin dans la Cour St-Joseph ; les tuyaux du chauffage commencent à gazouiller imperceptiblement ; les chambres de messieurs les Chanoines sont, dit-on, déjà tempérées. Réjouissons-nous raisonnablement de ces bienveillants symptômes. Ça va chauffer.

Jérôme CRITTIN, Rhét.